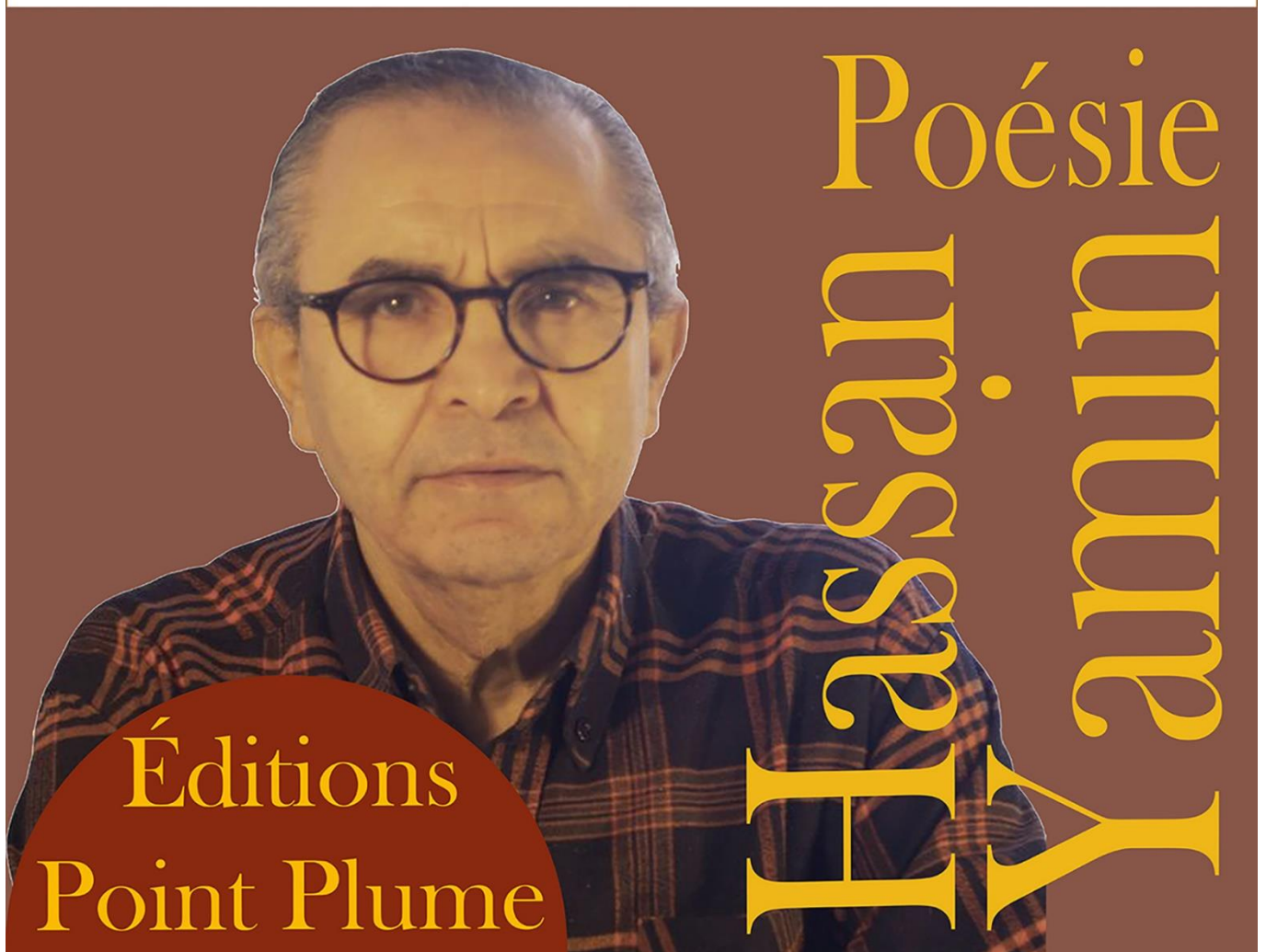


Hassan Yamin

LUEURS
DES RUINES VIVES

Poésie contemporaine



Extrait

Cet extrait propose une sélection de poèmes issus du recueil
Lueurs des Ruines Vives.

© Éditions Point Plume

Poème 1 :

Frère, que Dieu te Garde

Pour toi, Mon frère, mon ami.

Le jour s'est assombri, le soleil s'est perdu,
La nuit gémit en deuil sous un chant sépulcral ;
Un ami s'est enfui, me laissant éperdu,
Et je crois, vacillant, rêver un sort fatal.

Ton âme, en noir drapée, a pris l'envol des cieux,
Sur les ailes de feu que portent les anges purs ;
Ton aura me survit, doux flambeau radieux,
Dont les secrets bénis apaisent mes blessures.

À l'honneur du passé que ta mémoire éclaire
S'élève le reflet de nos fidélités ;
Jusqu'à trembler mon cœur sous la ferveur amère,
Tu fus l'âme d'un choix, vertu, dignité.

S'imaginer soudain que tu n'es plus ici,
Perdu loin des amours que ta vie a chéris,
Fait vaciller l'instant d'un regret obscurci
Et rallume en mes nuits tes vœux ensevelis.

Tu n'as point disparu dans l'ombre insoucieuse :
Tu vécus jusqu'au bout l'ampleur de ton dessein ;
Un livre n'eût suffi pour conter l'harmonieux
Que tu semas jadis sous ton patient destin.

Adieu, mon frère aimé, adieu, mon sûr ami,
Repose dans la paix du silence salubre ;
Que Dieu consacre en toi l'éternité bénie
Où retournent un jour les mortels en poussière.

Poème 2 :

Au bout du chagrin

Un glas, sourd et brutal, me transperce soudain,
Ta mort m'a consumé d'un brasier sans sommeil.

Je sombre, emporté vif dans le dernier chagrin,
Et tremble à l'idée folle d'oublier ton soleil.

Ton départ a terni la lumière des jours,
Le ciel s'est voilé d'une pâleur amère.
Même la belle saison, complice de l'amour,
S'endort dans une plainte aux confins de l'enfer.

Puis-je te dire adieu sans ma voix se briser,
Sans qu'un cri de douleur n'éclate dans l'azur ?
Je t'offre un dernier chant, pour te voir apaiser
Le cœur las, mais baigné d'un sanglot presque pur.

Si la mort est un rien — que reste-t-il, alors ?
La vie n'est encore rien, moins qu'une frêle onde.
Un vin doux empoisonné qui fuit comme un décor,
Qui meurt quand son éclat se retire du monde.

On vit de retarder le pas vers le néant,
On marche, perdu, dans l'ombre de soi-même.
Chacun forge son sort dans un élan hésitant,
Jusqu'au grand sommeil froid où tout devient poème

Poème 3 :

Les Ombres du Ghetto

Chaque nuit, à minuit, des sirènes plaintives
Déchiraient dans l'horreur la zone fugitive,
La cité des damnés, aux visages défaits,
Où des hères mourants haletaient leurs forfaits.

Sous l'ombre des taudis qu'accable le malheur,
Dormait le ghetto noir des bannis en douleur ;
Et parmi ces proscrits au lointain avenir,
Vivait le benjamin que nul n'a su bénir.

À dix ans, tu suivais les enfants sans asile,
Errants, déshérités, dans un chagrin stérile ;
Vous chantiez tristement, d'une voix sans secours,
Le morne requiem des âmes sans recours.

Tu quittas sans remords l'école et son empire,
Les amis, les matins où la lumière expire,
Pour un voyage obscur où l'illusion promet
Les biens fallacieux qu'un faux soleil semait.

Tes parents, consumés par l'âge et la souffrance,
Pliaient sous le fardeau d'un temps sans délivrance ;
Et leur peine, en silence, au bord de l'agonie,
Ne vivait qu'à ton nom, brisée d'harmonie.

Tu convoitais le luxe et l'orgueil des riches,
Illusions de métal, mirages trop fétiches ;
Et par ton bras amer, dans un geste troublant,
Tu faisais chanceler l'humus incandescent.

Inutile, ô Benjamin, de lutter dans la hargne :
Mieux vaut dompter l'ardeur que la colère engendre,
Et combattre en ton cœur l'ombre de l'abandon
Qui fait naître l'assaut, l'âpreté, l'affliction.
Même si ton esprit se noircit de colère,
Que ton verbe s'embrase en accents téméraires,
Ton cœur, malgré la nuit et ses vents oppresseurs,
Garde encore la lueur des antiques douceurs.

Brigue un amour sans fiel, dont la source rassure,
Épanche-toi sans crainte et goûte à sa blessure ;
Car même au noir taudis, sous le poids du malheur,
Subsiste un corridor qui peut sauver ton cœur.

Benjamin, fais-toi doux ; renonce aux vérités
Que ton âme outragée voudrait trop proférer ;
La cruauté demeure un masque de misère,
Et l'humain vacille en une lutte amère.

Fais-toi aimer, mon fils, car viendra le matin
Où l'amour des souffrants t'étreindra de sa main ;
Alors, meurtri, las, vidé de ton enfance,
Tu pleureras trop tard la perdue bienveillance.

Fais-toi aimer encore : car la vie peut tourner,
Et l'ombre d'un instant pourrait te couronner ;
Peut-être qu'un beau jour, brisant de vieilles lois,
Tu deviendras le prince que nul ne te voit roi.

Cesse de proclamer, au hasard vindicatif,
Un haro désolé, cri trop maladif ;
Ne frappe point autrui dans un vain désespoir,
Ni l'égale injustice où s'enlise ton espoir.

Je sais, Benjamin doux, qu'aux trésors de Paris
Tu préfères l'abri des humbles assoupis ;
Et qu'un ciel plus humain, au-dessus des faubourgs,
T'attire, apaisé, vers les misères d'un jour.

Poème 4 :

La Complainte du Barde Exilé

Chanteur des vœux perdus, des chimères sans âge,

Barde au front douloureux, tissé d'un doux mirage,
Chanteur du cœur blessé, du verbe des conteurs,
Dont la voix, cristal pur, caresse les douleurs ;
Timbre d'argent tombé des cieux d'un autre temps,
Écho des premiers pleurs, soupirs des innocents.

Ô mes amis d'un soir, écoutez ma complainte :
J'ouvre mon sein brisé sans colère ni crainte.
Je veux vous dire, hélas ! ma vie de sang vermeil,
Où le jour se teintait d'un fidèle soleil.
Écoutez ma fortune — ou bien ma destinée —
Qui vogua bien longtemps sur l'autre Méditerranée.

Chanteur des vœux perdus, des chimères sans âge,
Barde au front douloureux, tissé d'un doux mirage,
Chanteur du cœur blessé, du verbe des conteurs,
Dont la voix, cristal pur, caresse les douleurs ;
Timbre d'argent tombé des cieux d'un autre temps,
Écho des premiers pleurs, soupirs des innocents.

Dans mon île, en exil, féconde et solitaire,
Où l'ombre est une amante et le vent un mystère,
Je marchais sans rancune au bord du vaste océan,
Parmi les ruelles d'ambre, les parfums indolents.
Et le Nil, comme un songe, étendait son silence
Sur ma vie qui coulait sans heurt, dans l'innocence.

Chanteur des vœux perdus, des chimères sans âge,
Barde au front douloureux, tissé d'un doux mirage,
Chanteur des âmes blessées, du verbe des conteurs,
Dont la voix, cristal pur, caresse les douleurs ;
Timbre d'argent tombé des cieux d'un autre temps,
Écho des premiers pleurs, soupirs des innocents.

Quand l'enfant s'éveillait, l'aurore était dansante,
Et la foule, au soleil, s'offrait insouciant ;
Les corps, ivres d'élan, dansaient en harmonie,
Sous les tambours sacrés d'une atavique folie.
Et même sous le coup du sort ou du bâton,
On riait, on chantait, à l'effluve doux du vent.

C'était l'âge de feu, de fierté mirifique,
Des vies sans lendemain et la joie séraphique.
Je chante encore l'ivresse en mon chemin,
Car l'oubli trop pesant meurtrit mon être musicien.

Chanteur des vœux perdus, des chimères sans âge,
Barde au front douloureux, tissé d'un doux mirage,
Chanteur des âmes blessées, du verbe des conteurs,
Dont la voix, cristal pur, caresse les douleurs ;
Timbre d'argent tombé des cieux d'un autre temps,

Écho des premiers pleurs, soupirs des innocents.

Poème 5 :

Les Veilleurs du Mal Inconnu

À l'ombre des anges blancs, ces héros de nos jours,
Reposent des corps nus, languissants, à l'extrême ;
Ils s'étouffent en silence aux frontières du secours,
Et luttent, obstinés, sous la nuit qui les sème.

Des femmes et des hommes affrontent le danger,
Bravant, d'un noble élan, la mort qui les assiège ;
À l'âme en grand tourment, ils vont pour soulager
Le poids de son malheur que nul souffle n'allège.

Chaque soir la nation chante votre grandeur,
Pour témoigner l'amour dont votre œuvre est bénie ;
Vous nous avez priés, dans un vibrant ardeur,
De rester enfermés pour sauver chaque vie.

À juste titre, ô vous, cher peuple héroïque,
Nous vous rendons l'honneur dû à votre vertu ;
Vous combattez l'invisible, dans l'air inique,
Malgré la souffrance où le monde est perdu.

Vous êtes l'espérance en une ère abattue,
Qui s'effrite en secret sous un sort homicide ;
La pandémie étend sa fureur inconnue
Et noie l'univers dans une paix livide.

Pourtant, anges sacrés, vous relevez le gant
De dompter ce péril issu des profondeurs ;
Mystère de l'Infini, spectre au souffle glaçant,
Vous défiez chaque nuit ses funestes ardeurs.

Dévoués sans faiblir, vous osez, sans trembler,
Pousser votre effort pur bien au-delà de l'ombre ;
Mais vous luttez, meurtris, contre un mal singulier
Qui plane en sourd assassin sur les lits qu'il encombre.

Ce virus meurtrit l'homme en sa chair et son sang,
Et ravit aux vivants d'innombrables visages ;
Vous, anges bienveillants, vous luttez en saignant
Pour calmer l'agonie au bord des paysages.

Qui donc, en ce bas monde, oserait sans grandeur
Ne point bénir vos mains que la lumière inonde ?
Vous êtes, ici-bas, les vainqueurs de la peur,
Fierté de nos cités, honneur sacré du monde.

Aujourd'hui, vous brillez comme enfants glorieux,
Couronnés d'auréoles aux éclats de rubis ;
Les peuples, d'un devoir unanime et pieux,
Vous offrent leur hommage en louange assouplie.

C'est la juste clarté d'une haute leçon :
Reconnaître à jamais votre noble constance ;
Vous, anges blancs, gardiens de la dernière saison,
Récipiendaire saint d'une immense espérance.

Vous avez tout donné pour que la vie se rallume,
Et perdu tant de vous dans ce destin brisé ;
L'histoire désormais s'écrit de votre plume,
Et grave en son brouillard vos nuits d'écume usées.

Poème 6 :

Le Mal au fond de l'âme

L'homme, peiné comme moi, souffre au fond secret,
Sans livrer à la voix l'aveu de ses affres ;
Dans l'ombre de son être un gouffre s'est ouvert,
Où la douleur s'approfondit dans l'ombre amère.

Ses yeux pleurent à l'aveugle en silence absolu,
Sans larmes aux paupières, le regard irrésolu ;
Du tréfonds de l'âme obscure et sans lumière,
Son cœur saigne à grands flots dans l'âcre désespoir.

Comme moi, il discerne d'où procède le mal,
Qui le ronge et l'éteint d'un feu presque fatal ;
Mais la crainte l'enchaîne et glace son pouvoir,
Il cèle son malheur aux abîmes du noir.

De rage, il se condamne et se hait jusqu'au sang,
Voyant son âme choir en pleurs étouffants ;
Il honnit l'homme auteur du carcan dévorant,
Qu'il voue à jamais aux feux fébriles du néant.

La souffrance mortifère, à peine en lui reçue,
S'enracine en ses nerfs, lente et continue ;
Dans la chair suppliciée, patiente, elle mord,
Et le tue chaque jour sans lui donner la mort.

L'homme, comme moi, souffre et se tait dans la nuit,
Car rien n'a plus de sens hors l'épreuve qui nuit ;
La douleur s'installe en reine sans partage,
Et ronge à bas bruit l'édifice du courage.

Le jour se consume en fièvre et en tourment,
Immolant joie et amour sur l'autel du tourment ;

La nuit, il agonise en un lent effondrement,
Car la morsure funeste le mord constamment.

Dans l'œil profond de l'âme, ses rêves sont blessés,
Le cœur sombre et s'engloutit dans l'angoisse pressée ;
Devant le froid miroir son visage apparaît,
Marqué par les sillons d'un éternel regret.

La souffrance devient passion sanctifiée,
Il s'abîme en prière au seuil de la plaie liée ;
Cherchant à cautériser la blessure du sort,
Et murer les soupirs dans le silence fort.

Je souffre d'un mal grave, au rang du capital,
Qui ne m'élève point vers l'idéal vital ;
Il détruit lentement ce qu'il reste de moi,
Sous l'épreuve et le joug d'un implacable poids.

La souffrance me guette ainsi qu'une proie nue,
Livrée aux crocs des fauves aux veilles inconnues ;
Ils me tiennent en sentinelle jusqu'au matin,
Où le moral s'effondre et s'efface en chagrin

Poème 7 :

La Petite Âme sous les Décombres

Chante, ô frêle colombe, au cœur des noirs tonnerres,
Chante, bien que le ciel déverse ses éclairs ;
Demain, peut-être, un jour de paix naîtra des guerres,
Et les hommes, las du sang, reviendront à leur chair.

Alors, les vieux conflits sombreront dans l'oubli,
Perdus dans le passé comme un rêve effacé ;
Mais ce soir, sous le vent qu'enfante l'incendie,
Ton chant lutte à genoux contre un monde blessé.

Là-bas, au sable obscur qu'embrase la tempête,
Dans le désert sans fin où s'enlissent les pleurs,
Des enfants sans abri, sans souffle et sans retraite,
Offrent au ciel leur deuil et leur frère en douleur.

Je chante pour les innocents et les ombres absentes,
Pour les victimes brisées que la guerre écrase et domine,
Pour les cœurs innocents, pour les vies frémissantes
Que l'humanité a trahies sous le feu et les ruines.

Ô ma douce colombe, en ton frisson de flamme,
Je sais que tes sanglots tempêtent contre l'arme ;
Ils roulent sur ta joue en flots brûlants de drame,
Et tombent sur les morts où s'éteint toute âme.

Tes larmes, en torrent, proclament ton malheur,
Ton deuil parle en secret malgré les vents farouches ;
Et j'écoute, en tremblant, ton cri chargé de peur,
Qui s'élève au désert, déchirant toutes bouches.

Pour que tu retrouves l'olivier calciné,
Pour que ton aile frôle un monde apaisé,
Il faut prier encore les cieus ensanglantés,
Et supplier l'amitié de renaître en beauté.

Je ne veux point de guerre, où s'égarent les hommes,
Ni de haine où le cœur consume ses raisons ;
Je veux l'aube où les mains, défiant le fatum,
Rassemblent les vivants dans la même maison.

Chante, ô frêle colombe, au bord du gouffre sombre,
Chante, bien que la bombe obscurcisse le grain ;
Un jour viendra peut-être où jaillira l'eau pure,
Et les peuples, unis, se prendront par la main.

Fiche technique

Titre : *Lueurs des Ruines Vives*

Auteur : Hassan Yamin

Éditeur : Éditions Point Plume

Nombre de pages : 174

Contenu : 64 poèmes

Format : 150 × 210 mm

ISBN : 978-2-911670-22-0

Poids : 235 g

Prix public : 17 €

Lueurs des Ruines Vives

Hassan Yamin

Éditions Point Plume

ISBN : 978-2-911670-22-0

Disponible en librairie et en ligne

www.editionslivres.com